

## COMPTES RENDUS

**Marie Treps : *Les mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs*, Paris, Seuil, 2003, 366 p.**

Comment parlerions-nous français aujourd'hui si nous n'étions pas tous plus ou moins polyglottes ? C'est la question posée par la linguiste Marie Treps, chargée de recherche au CNRS et attachée au Laboratoire d'anthropologie urbaine, en préambule d'un livre qui nous raconte l'histoire de milliers de mots venus d'ailleurs pour enrichir le vocabulaire de la langue française.

Les mots voyagent. Ils accompagnent les gens et les choses. Les mots arrivent avec les savants, avec les soldats, avec les marins, avec les marchands, avec les produits qui font l'objet d'échanges. Les mots voyagent également dans les livres, comme les termes arabes transmis par les mathématiciens ou les mots hébreux transmis par les traductions de la Bible. Les mots empruntés nous confrontent à d'autres cultures, ouvrent notre imaginaire et contribuent au renouvellement de la langue.

Madame Treps propose à ses lecteurs six voyages, complétés chaque fois d'un court récit riche en mots venus d'ailleurs. Tout commence au Moyen Âge avec l'Orient. Plus de 200 mots arabes, une cinquantaine de mots persans et autant de mots turcs démontrent le développement du commerce oriental et de la culture islamique dans cette époque. S'y ajoutent une cinquantaine de mots sanskrits, colportés par le persan, une trentaine de mots hébreux, véhiculés par les traductions de la Bible. On trouve des mots empruntés dans l'Orient dans la terminologie scientifique (*azimut, zénith, chiffre, zéro*) ainsi que dans le langage de la navigation (*calfater, avarie, galère*) du commerce (*sucre, café, mandarine*) ou de l'ameublement (*tapis, divan, sofa*).

Le second voyage nous présente des mots d'origines néerlandaise et scandinave. Les relations entre la France et les Pays-Bas sont développées dès le haut Moyen Âge quand le Nord de la France et les Pays-Bas étaient réunis dans une zone économique et culturelle flamande. Environ 300 mots néerlandais sont passés dans le français, la moitié d'entre eux sont couramment utilisés (*botte, houblon, colza, hareng, bar*).

Le voyage suivant amène les lecteurs en Europe Centrale. L'apport allemand est constitué de 140 mots désignant essentiellement des référents de la vie militaire (*arquebuse, flingue, parabellum*). Parmi les langues slaves, le français a emprunté le plus de mots au russe. Les emprunts au russe sont assez tardifs et le lexique russe a influencé le français – grâce aux écrivains français - surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Madame de Staël a repris les mots *pope, moujik, ukase* et Alexandre Dumas père a importé les mots *tzar, rouble, samovar, vodka, isba*. Les mots empruntés au XX<sup>e</sup> siècle (*soviet, bolchevik, kolkhoze, perestroïka, glasnost*) dénotent la vie politique et économique de l'URSS et des autres pays communistes. Marie Treps mentionne aussi trois mots empruntés au tchèque (*pistolet, obus, robot*).

Le quatrième voyage décrit les mots espagnols, portugais, amérindiens, africains et asiatiques. Dans l'ensemble de mots venus d'Espagne, la linguiste française distingue un fonds purement espagnol contenant environ 150 mots

(*castagnettes, canasta, flamenco*), une strate mozarabe de 44 mots (*alezan, alcôve, algarade*) et une strate amérindienne qui porte sur une soixantaine de mots (*tomate, avocat, cacahuète*). Les emprunts au portugais se limitent à une trentaine de mots (*cachalot, pintade, vigie*) auxquels il faut ajouter une trentaine de mots exotiques véhiculés par les Portugais (*mangue, cachou, mangouste*).

Près d'un millier de mots italiens sont entrés dans le français. Il s'agit du vocabulaire de la guerre (*canon, brigade, soldat*), du commerce (*banque, escompte, bilan*), des arts (*aquarelle, pastel, modèle*), de l'habitat (*appartement, antichambre, salon*), etc. Ces emprunts sont si nombreux au XVI<sup>e</sup> siècle qu'ils provoquent des réactions de puristes comme les anglicismes au XX<sup>e</sup> siècle.

Le français a emprunté à l'anglais environ 5 000 mots. Le français reprend d'abord la terminologie politique anglaise. Au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des États-Unis, on passe au domaine des affaires et de l'économie, puis du sport, des jeux, de la musique, de l'informatique, de la nourriture et de la vie quotidienne. Dans le français d'aujourd'hui, un anglicisme sur deux date du XX<sup>e</sup> siècle, c'est probablement ce qui provoque la révolte des puristes. Mais pas de Madame Trepas car selon elle les emprunts sont plutôt un signe de santé, nous mettent en présence d'individus différents et permettent d'échapper à un ghetto culturel.

*Les mots voyageurs*, essai de style vif et alerte expliquant l'histoire d'environ 2 000 mots venus d'ailleurs, est destiné aux linguistes mais également à tous ceux qui s'intéressent à la langue française qui y trouveront des informations intéressantes sur l'origine des mots empruntés par le français à d'autres langues.

Jaromír KADLEC

**Zuzana Malinová-Šalamonová: *Román ako mimesis a mathesis (Na príklade románovej tvorby Hervého Bazina)*, Prešov, Filozofická fakulta Prešovskej univerzity, 2001, 162 p.**

Bien que l'ouvrage ne soit pas parmi les dernières nouveautés, il mérite plus qu'une attention passagère. Le but de l'étude de Zuzana Malinová, maître de conférence de littérature française à l'Université de Prešov, est une analyse de l'aspect mimétique et mathésique d'un texte littéraire, notamment du roman. En remontant à l'antiquité pour ancrer ses définitions, Zuzana Malinová se propose d'analyser les rapports entre la mimésis et la mathésis dans une perspective historique et notionnellement élargie – comme celle de la relation entre la matière et le thème. Pour sa réflexion sur le genre romanesque, l'œuvre d'Hervé Bazin (1911-1996) lui sert de base.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage elle explique les objectifs de l'étude et définit les termes de mimésis et mathésis. Le chapitre suivant est consacré à la création littéraire française de l'après-guerre. Dans son contexte, Zuzana Malinová constate que l'œuvre d'Hervé Bazin représente la continuation de la ligne traditionnelle du genre. Cette caractéristique est documentée par l'analyse des catégories narratives principales (chapitres 2 - 4). Zuzana Malinová démontre que l'élément dominant du roman bazinien est le personnage, ancré dans la réalité extralittéraire, dans un temps précis ainsi que dans un espace solide et

concret. Elle remarque que la psychologie de ses personnages est élaborée et détaillée au point qu'elle oriente même toute l'analyse des romans d'Hervé Bazin. Dans son cas, d'après Zuzana Malinovská, une analyse psychologique s'avère plus rentable que les méthodes d'analyse basées sur la théorie d'actants proposée par Greimas. Hervé Bazin présente l'homme qui est déterminé par son destin, produit des données physiques et psychiques de chaque individu. Pour cette raison, Zuzana Malinovská le rapproche des naturalistes et de François Mauriac.

Dans une analyse compositionnelle des œuvres de Bazin, elle constate que le noyau de l'intrigue réside habituellement dans un conflit des personnages liés par toutes sortes de rapports dans le cadre d'une famille qui représente très souvent le milieu contre lequel le personnage principal se révolte sous l'influence d'un « étranger ».

Les motifs récurrents, ceux de la nature, apparaissent d'habitude dans les scènes de l'incipit (par exemple la vipère dans le roman *Vipère au poing*). La présence de ces motifs répétitifs dans l'œuvre de Bazin complète l'image de l'homme - animal déterminé socialement et biologiquement.

Zuzana Malinovská croit que les romans d'Hervé Bazin devraient être considérés comme des modifications d'un invariant. La fonction du narrateur correspond à cette thèse: le narrateur homodiégétique ainsi que le narrateur hétérodiégétique expriment des idées, remarques et sentiments de l'auteur.

Hervé Bazin part d'une réalité extralittéraire qu'il métamorphose en artiste. Zuzana Malinovská conclut que la valeur esthétique de l'œuvre est inséparable de la valeur mathésique; bien que même le modèle romanesque anti-mimétique et ludique qu'elle met en contraste ne nie pas la mathésis, il faut voir que, chez Hervé Bazin, elle fait partie du concept.

A travers une analyse minutieuse des rapports entre la réalité référentielle et son image littéraire par l'intermédiaire des catégories narratives de temps, espace, personnage, narration, composition, thème et intrigue, Zuzana Malinovská esquisse les traits principaux de l'œuvre de Bazin. En comparant le « roman de la vie », représenté par Bazin, au « roman du texte », notamment de Raymond Queneau et Georges Perec, elle propose un nouveau regard sur le genre romanesque. Le fait que l'ouvrage est écrit en slovaque augmente sa disponibilité et son accessibilité au public.

Květa KUNEŠOVÁ

**Petr Kyloušek: *Le roman mythologique de Michel Tournier*, Brno, Masarykova univerzita v Brně, 2004, 158 p.**

L'étude de Petr Kyloušek est centrée sur l'œuvre romanesque de Michel Tournier, notamment ses œuvres publiées au cours des années 1967-1985 (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967, *Le roi des Aulnes*, 1970, *Les Météores*, 1975, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, 1980, *Gilles et Jeanne*, 1983, *La Goutte d'Or*, 1985) et le roman *Eléazar ou la source et le buisson* de 1996. Elle se propose d'analyser l'aspect essentiel du roman tournierien - la mythopoïésis. Dans

une perspective plus large elle s'occupe du phénomène de mythe littéraire et de roman mythologique, terme qui a été formulé au cours des années 1980.

Sans s'arrêter au niveau psychologisant et sociologisant du mythe, l'auteur étudie, dans le premier chapitre, la relation entre le mythe et le roman. Il repousse l'opinion de Claude Lévi-Strauss qui y voit une incompatibilité structurelle et une rupture anthropologique et historique. Petr Kyloušek opte pour l'approche de Philippe Sellier qui considère le mythe comme un type de récit qui peut, au titre de sa narrativité, se soumettre aux mêmes lois qu'un texte romanesque.

L'analyse de la construction des textes littéraires mythiques - la mythopoïésis - représente l'objectif principal de la deuxième partie de l'ouvrage. Dans la structure des romans de Michel Tournier, les éléments mythopoïétiques sont évidents. Il s'agit tout d'abord du cadre mythologique : Petr Kyloušek en montre les formes et procédés compositionnels ainsi que les procédés sémantiques. Il étudie la surdétermination sémantique qui porte sur la divergence et la convergence sémantiques - le mot et sa référence. La structure des motifs récurrents produit des effets mythopoïétiques aux niveaux sémantique, thématique et compositionnel. La composition serrée et ses procédés (symétrie, reprise, parallélisme, contraste, transparence) mènent à l'actualisation de la morphologie du texte. La dimension métaphysique - élément essentiel du roman mythologique - est traitée dans le dernier chapitre de cette partie. L'analyse systématique, rigoureusement centrée sur les procédés mythopoïétiques donne une vision différente du romanesque de Michel Tournier par rapport aux ouvrages publiés précédemment sur le même sujet, notamment celui d'Arlette Bouloumié, focalisé avant tout sur la thématique. Ainsi, l'étude de Petr Kyloušek découvre certains nouveaux aspects, jusqu'ici moins mis en évidence, du roman tournierien. Elle complète ainsi le panorama des points de vue sur l'auteur le plus représentatif du roman mythologique des années 1970-1980.

Le troisième chapitre de l'ouvrage développe l'analyse narratologique de la mythopoïésis en confrontant la fiction et l'histoire et en étudiant en détail la spatialité, la temporalité, le personnage et la perspective narrative des romans tournieriens. Petr Kyloušek démontre que l'intentionnalité réaliste de Michel Tournier constitue la contrepartie de l'intentionnalité mythopoïétique. En rapprochant le côté mythique du côté réaliste du roman tournierien, Petr Kyloušek considère l'ancrage des romans de Michel Tournier dans la réalité comme le complément nécessaire de la mythopoïésis.

Le dernier chapitre présente une synthèse en situant l'œuvre de Michel Tournier dans le contexte littéraire et historique. Dans la littérature française, la mythologie gréco-romaine, judéo-chrétienne, mais aussi d'autres mythologies, restent un élément vivant. Petr Kyloušek remarque que l'imaginaire mythique est une composante importante de la production littéraire des années 1970-1980 et se maintient dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, pour l'analyse d'œuvres littéraires, Petr Kyloušek propose l'élimination des critères non littéraires. Son attention porte sur le double rôle ontologique et pragmatique du mythe dans l'écriture de Michel Tournier. La base ontologique de ses œuvres a une forme à la fois compacte et diffuse ce qui mène à l'image du mythe en tant que récit polyvalent, polysémique et stratifié. En même temps, le réalisme est un élément constitutif du roman mythologique de Michel Tournier. Le caractère

principal de ce roman est l'actualisation et le dédoublement sémantique de la référentialité spatiale et temporelle. En ce qui concerne la caractéristique générique, Petr Kyloušek constate que le roman mythologique est une synthèse des structures narratives différentes, voire antinomiques, et le résultat de la pénétration d'un genre dans l'autre.

Par l'originalité de l'approche et la mise en relief de nouveaux aspects du roman mythologique le présent ouvrage contribue remarquablement aux réflexions sur le roman de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ainsi qu'à l'étude du mythe en tant que genre littéraire.

Květa KUNEŠOVÁ

**Jacques Poirier, Judith. *Échos d'un mythe biblique dans la littérature française*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 204 p.**

Professeur à l'Université de Bourgogne, Jacques Poirier a signé et cosigné plusieurs ouvrages consacrés à l'imaginaire mytho-poétique et au rapport entre la littérature et la psychanalyse. L'étude du mythe de Judith combine avec succès plusieurs approches, notamment la sémiotique, la mythanalyse, la psychanalyse, la psychocritique et l'analyse bachelardienne de l'imaginaire – le tout étayé par une solide charpente philosophique qui se traduit par le souci des aspects ontologiques, noétiques et éthiques du fait littéraire. Sans être convoquées à l'œuvre, les analyses du mythe ethnique (Lévi-Straus) ainsi que celles de la dimension littéraire et culturelle du mythe (Vernant, Vidal-Naquet) constituent un arrière-fond référentiel. Sous le titre explicatif se cache une vaste érudition qui balaie non seulement plusieurs siècles de la littérature française, mais aussi le contexte européen. La thématique littéraire est mise en relation avec la peinture et l'iconographie (Cranach, Caravage, Vernet, etc.) qui, dans le cas de Judith, anticipent souvent l'évolution de l'écriture. La complexité dépasse le cadre thématologique.

Le propos de l'auteur est de montrer les transformations du mythe biblique de Judith et de dévoiler la logique de cette dynamique. En bon sémioticien, il propose une relecture des éléments constitutifs du mythe – personnages et actes (Judith, Manassès, Holopherne, peuple juif, ennemi assyrien) en mettant en évidence les failles, la part du non-déterminé, du non-dit et, partant, les potentialités sémantiques et la polyvalence du récit. Le rapport dynamique entre le noyau du mythe et sa périphérie facilite les glissements axiologiques qui peuvent intervenir entre les éléments constitutifs, il détermine également la configuration culturelle et les affinités sémiotiques que le mythe entretient avec d'autres mythes et représentations tant littéraires qu'iconographiques. Les transformations du sens du récit sont interprétées en fonction du contexte culturel et historique (politique).

L'articulation du livre correspond au projet. La première partie « Mythifications : quête du sens et transcendance » suit la trame historique. Le chapitre I - « Judith et son livre » - résume la problématique des origines, le chapitre II - « Judith la sainte » - est centré sur l'évolution du mythe depuis le Moyen Âge jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le chapitre III - « Judith, la Juive guerrière » -

illustre les transformations du paradigme depuis le romantisme jusqu'au présent. Les affinités de l'histoire de Judith avec les mythes et récits analogues (Esther, Dalila-Samson, David-Goliath, Salomé, Méduse-Persée, Orphée-Ménades, Omphale-Hercule, Lucrèce, Cléopâtre) s'activent à mesure que Judith et Holopherne traversent l'Histoire. Trois composantes du mythe semblent déterminantes: religieuse et théologique (combat du Bien et du Mal), politique (défense de la Cité), érotique (séduction exercée par la femme sur l'homme, et réciproquement). Leur importance et leur rapport et hiérarchie varient en fonction du contexte esthétique (Renaissance, classicisme, romantisme) et historique (guerres de religion, guerre franco-prussienne, nationalisme). Le tournant décisif se situe au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La laïcisation désacralise le mythe, l'individualisme romantique accentue l'érotisme du personnage, le nationalisme (mais aussi l'esthétique romantique) « territorialisent » le mythe en le rattachant non plus à l'universalité du message biblique, mais à un contexte national ou ethnique particulier. Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles foisonnent d'interprétations diverses: c'est Judith anticipatrice de la Vierge (Bloy, Claudel), Judith identifiée à Charlotte Corday et Jeanne d'Arc (Lamartine), mais aussi Judith la Juive – ennemie de la chrétienté et de la francité, séductrice dangereuse des hommes, comme les Juifs le sont des nations (Drumont). D'autre part Judith s'érotise, redevient femme face à l'homme, sa féminité (Mauclair, Giraudoux) s'inscrit dans la guerre des sexes (Fernandez, Gavarry).

La deuxième partie examine les potentialités du mythe du point de vue de l'imaginaire à partir de la rupture interprétative que représentent l'iconographie romantique (Horace Vernet) et la pièce *Judith et Holopherne* de Friedrich Hebbel qui opèrent le renversement axiologique en accentuant non plus la composante théologique et collective du mythe, mais son côté individualiste et psychologique. L'érotisation du mythe ouvre la voie d'une nouvelle universalité dont les étapes sont jalonnées par les œuvres de Mauclair, Maeterlinck (*Monna Vanna*), Bernstein, Giraudoux et par les interprétations de Freud et Leiris (*L'Âge d'homme*). Le nouvel éclairage fait ressortir la dualité dialectique du mythe - jusque-là occultée - et qui se dégage des deux chapitres de la seconde partie « Judith, ou la chute d'un ange » et « Holopherne : Enfer et Rédemption ». La conceptualisation du mythe par la psychanalyse et sa fixation en parangon du complexe de castration, d'Éros et de Thanatos, confèrent au récit une autre transcendance, celle que l'auteur expose dans sa « Conclusion » et qui est de portée philosophique. Le mythe de Judith renferme la problématique du même et de l'autre, de la singularité et de la pluralité, de la confusion et de la différenciation, bref la constitution du sujet connaissant et agissant. Le paradigme de l'altérité est fondateur de la parole, de la représentation du monde et de l'autre par la parole. L'aspect esthétique (littéraire) touche, à travers la noèse, le versant éthique et ontologique.

Le livre de Jacques Poirier est non seulement un abondant condensé d'informations sur les avatars du mythe de Judith, mais aussi un excellent exemple d'une approche méthodologique rigoureuse.

Petr KYLOUŠEK

**Leon Zaręba : *Esquisses de phraséologie comparative franco-polonaise et polono-française*. Kraków, Księgarnia Akademicka, 2004, 246 p.**

Le livre en question est absolument indispensable à tous les romanisants en Pologne, et aux apprentis de langue polonaise, s'il y en a dans les pays francophones. Bien qu'il s'agisse d'un recueil d'articles de fond qui ont été tous publiés, en français ou en polonais, entre 1977 et 2004, la présence simultanée de ces textes réunis en un seul volume leur confère une vertu nouvelle. Rien d'étonnant que de tels articles ont pris naissance sous la plume de Leon Zaręba, professeur à l'Université Jagellonne en retraite, puisqu'il est l'auteur de : deux dictionnaires idiomatiques français-polonais (publiés respectivement en 1969 et 2000), d'un tel dictionnaire polonais-français (1992), d'un choix plus modeste d'idiotismes polonais et français (1999) et l'un des auteurs du *Grand Dictionnaire Polonais-Français* dont le troisième volume contenant les lettres P et R vient d'être publié en 2003 ; ajoutons encore que cet auteur n'a pas commis d'erreurs pareilles à celles que l'on trouve chez les auteurs restants.

Les textes qui constituent les *Esquisses...* se laissent diviser en quatre groupes distincts. Le premier groupe se compose de six articles consacrés à la revue de mots-clés des unités phraséologiques (UPh) selon l'aire sémantique à laquelle ils appartiennent, et il s'agit ici notamment de : noms d'animaux, noms de couleurs, chiffres et nombres, anthroponymes, noms géographiques, noms qui évoquent la Bible et l'Antiquité. C'est ici, dans ce premier groupe de textes, que nous pouvons lire des esquisses relativement peu chargées de terminologie linguistique et, de ce fait, accessibles, nous paraît-il, même aux étudiants de première année d'études françaises. Le deuxième groupe, selon le nombre d'articles concernés, embrasse quatre textes consacrés aux questions liées à l'élaboration de dictionnaires phraséologiques. C'est ici que nous trouvons un précis historique de dictionnaires phraséologiques « d'hier et d'aujourd'hui », un passage en revue de dictionnaires phraséologiques français publiés en France entre 1950 et 2000, un autre passage en revue de dictionnaires bilingues publiés en Pologne entre 1945 et 1995, un texte théorique sur la méthode d'élaboration de dictionnaires phraséologiques en général et un texte qui envisage le dictionnaire phraséologique comme un outil indispensable aux traducteurs au cours de leur travail. Le troisième groupe – qui ne comporte que deux textes – traite les questions didactiques de la phraséologie : l'approche didactique des locutions idiomatiques en « philologie romane » (appellation des départements d'études françaises en Pologne, empruntée à la tradition germanique et belge) et l'idiomaticité culturelle dans l'enseignement du français en philologie romane. Enfin le quatrième groupe de textes n'a pas de dénominateur commun, il s'agit plutôt de quatre articles inclassables : sur le contexte social de la phraséologie du français contemporain ; sur le mot *coup* en tant que composante des UPh ; sur la compétence phraséologique d'un bon traducteur (celui qui ne traduit pas *entre chien et loup* au pied de la lettre, comme l'indique le titre du texte respectif) ; et, en fin de compte, sur l'interférence sémantique du français en polonais – à vrai dire c'est le seul article du recueil qui ne soit pas entièrement consacré aux problèmes de phraséologie, bien que les « faux amis phraséologiques » y figurent aussi.

L'étudiant qui se serait décidé à lire le livre de Zaręba *from cover to cover* en aurait profité de la même façon que s'il avait lu une « introduction à la phraséologie » tout court. Puisque le livre parle de tous les problèmes fondamentaux de la phraséologie théorique (et pratique, au sens des principes de confection de dictionnaires idiomatiques), disons tout de suite quels sont ces problèmes en indiquant la page de l'œuvre à laquelle ils sont traités : définition du contexte social des idiotismes (p. 84) ; tendances linguistiques et extralinguistiques en phraséologie française (p. 85 sqq, y compris : l'influence de l'anglais, calques idiomatiques, tics de langage, bouts rimés, innovations en matière de phraséologie) ; définition de l'UPh (pp. 121 et 211) ; interférence de la langue maternelle de l'apprenant et faux amis phraséologiques (pp. 137-144) ; polysémie de la vedette d'un item idiomatique (pp. 145-158, à l'exemple de *coup*, analysé du point de vue sémantique d'une manière inégalable) ; locutions partiellement lexicalisées (p. 160) ; démarches : sémantique et onomasiologique dans l'apprentissage des UPh (p. 163 sqq) ; compétences : culturelle, communicative, traductologique et strictement phraséologique du philologue (p. 171 sqq, pp. 203 et 210) ; syntagmes conventionnels (p. 176) ; différentes typologies de dictionnaires idiomatiques (p. 191 sqq, pp. 213-214, 218) ; faux amis phraséologiques (p. 204 sqq) ; crypto-locutions idiomatiques (pp. 206-207) ; modifications phraséologiques (p. 209) ; division des UPh (surtout p. 212) ; les quatre traits définitionnels des UPh (p. 217) ; degré de cohésion des groupements de mots (pp. 227-229) ; rôle de l'exemple dans les entrées dictionnaires (pp. 231-233).

A présent nous allons passer aux remarques qui touchent les détails du texte, suivant l'ordre que voici : 1) corrections, 2) doutes et hésitations du rapporteur devant le texte, 3) ajouts et commentaires de celui-ci.

Corrections. – Dans l'ensemble du volume, nous n'avons remarqué que deux erreurs de langue, à savoir : *\*un virago* (pp. 20, 100, 134, puisque le synonyme de *mégère* est *UNE virago* ; le mot *teigne* n'est pas l'équivalent du polonais *giez* (p. 43) : *giez* se dit *taon*, et *teigne* se traduira par *mól*. Toutes les autres mégardes – à moins qu'il ne s'agisse de simples fautes de typo – sentent l'intervention erronée au cours de la correction d'éditeur, puisqu'elles sont impensables dans l'esprit de l'Auteur.

Doutes et hésitations. – Nous en avons eu trois. Premièrement, les UPh polonaises : *Konia z rzędem temu, kto...* et *znac się jak hyse konie* (p. 21) nous semblent tout à fait vivantes et usitées; deuxièmement, quel est le sens de la prévision météo Św. *Agnieszka wypuszcza skowronka z mieszka ?* (voir p. 38); troisièmement, *Va te faire voir chez les Grecs!* (p. 136) est, nous semble-t-il, une tournure à connotation homosexuelle.

Ajouts et commentaires. – P. 13: *Entre chien et loup* est une expression connue déjà de Pouchkine qui en parle dans *Eugène Onéguine* en disant ne pas en saisir l'image. P. 15: *Nie dla psa kielbasa* était un dicton qui, dans la bouche de mes grands parents, avait une continuation rimée : *...nie dla kota kiszka, nie dla fryzjera panna Franciszka*. P. 20 : En Posnanie, on disait avant la Deuxième guerre et longtemps après : *Kto nie ryzykuje, w Rawiczu nie siedzi* (à Rawicz, il y avait un pénitencier qui d'ailleurs existe toujours). P. 25 : *A punaise de sacristie* on trouve un synonyme peut être plus connu : *grenouille de bénitier*. P. 41 : *avalér*



*des couleuvres* a un équivalent polonais bien proche : *jeść tę żabę*. P. 79 : A l'histoire de l'incompréhension de la lexie (*faire*) *les quatre cents coups* en Pologne, on peut ajouter le fonctionnement, dans la littérature polonaise sur le cinéma, du titre d'un film déjà classique de Français Truffaut traduit mot à mot : *Czteryście batów*. P. 103 : Si l'on dit à Cracovie *Jestem Pikuś, jeśli...*, dans ma région on dit : *Nazywam się Hans (a nawet Hans-Dietrich), jeśli...* Ibidem : dans notre esprit, *rozmawiać o d... Maryny* ne veut pas dire 'ne penser à rien de précis', mais justement 'parler des appâts sexuels de la servante'. Ou bien ce sens originel a déjà disparu ? P. 109 : *T'as le bonjour d'Alfred !* a des équivalents en polonais, quoique sans anthroponyme : *zamknij drzwi z tamtej strony; zobacz czy cię nie ma za drzwiami*. Ibidem : *Elle est morte, Adèle !* est une séquence parodiée ; dans le drame *Antony* d'Alexandre Dumas fils, il y a une réplique : *Que vois-je !... Adèle !... Morte !...* P. 113 : A propos des UPh polonaises au sens de 'être fou', contenant des noms géographiques, on peut voir que la localisation de la maison de fous change avec la région ; on dit donc *pojechać do Tworek/Kobierzyna/Dziekanki/Kulparkowa/...* respectivement à Varsovie, Cracovie, Poznań et Léopol, et la liste est sans doute plus longue. Près de Paris, il y a non seulement Charenton, mais aussi Bicêtre, qui – dans la chanson de Brassens *L'ancêtre* – rime avec le mot du titre. P. 124 : on trouve en polonais un équivalent proche de *C'est Gros Jean qui en remontre à son curé*, notamment : *uczyć księdza pacierza*. P. 211 : d'après le dictionnaire *Lexis, phraséologique* est un adjectif attesté déjà en 1778.

Pour terminer, nous tenons à ajouter que grâce à l'Auteur, à ses équivalences et explications (parfois étymologiques) nous avons plus d'une fois enrichi, voire corrigé nos connaissances. Citons deux cas à titre d'exemple. P. 19 : L'Auteur explique l'origine de la locution *acheter chat en poche* (*poche* voulait dire anciennement 'sac'), et l'image d'un pauvre chat que l'on fourre dans une poche cesse de nous tourmenter. P. 20 : Nous avons toujours cru que *têtes de chat* et *kocie lby* étaient équivalents, inconscient que nous étions de l'existence des *pavés ronds*. On pourrait continuer cette liste.

Jacek PLECIŃSKI

**Magdalena Lipińska, *L'équivalence des proverbes polonais et des proverbes français*. Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2004, 244 p.**

Voici une étude qui répond entièrement à nos attentes. *L'équivalence des proverbes...* est un travail situé à l'intersection de plusieurs disciplines linguistiques, notamment : la parémiologie, les études contrastives, la lexicographie, la phraséologie, la recherche des équivalences : sémantique, pragmatique, stylistique et autres.

La partie consacrée aux recherches parémiologiques apporte une revue de formes autonomes apparentées au proverbe : adage, aphorisme, apophtegme, dicton (les critères de définition du dicton sont pour nous d'ordre littéraire et non linguistique), expression / locution proverbiale, phrase idiomatique, forme proverbiale, formule conversationnelle, maxime, parémie (entendue au sens de

proverbe à multiples variantes), précepte, sentence, slogan, truisme proverbial. La multiplicité des critères de délimitation saute aux yeux, néanmoins nous trouvons ce passage en revue très réussi, puisqu'il apporte des précisions sans lesquelles on serait enclin à regrouper tous ces termes. Dans ce cas-là, on pourrait voir une chose que toutes les formes susmentionnées ont en commun, à savoir leur fonction métalinguistique : elles ne sont pas employées « comme d'autres lexies », mais citées, autrement dit elles ont leur valeur autonome. Selon certains auteurs (tel Chlebdá 2003 : 49) les différences entre proverbes, dictons, adages, etc. ne sont point pertinentes, ce qu'ils ont en commun étant bien plus important.

Dans la suite, le livre apporte plusieurs classements possibles des proverbes (p. 21 sqq), parle de proverbes dans une optique phraséologique (p. 27 sqq) et de variantes de proverbes (p. 35 sqq). Ces variantes se trouvent répertoriées de la manière suivante : les variantes grammaticales se subdivisent en syntaxiques, flexionnelles, aspectuelles ; par la suite, l'Auteur distingue les variantes lexicales et stylistiques. Elle analyse consciencieusement toutes sortes de variantes que nous-même n'avons qu'effleurées (voir Pleciński 1996 : 61-72). Remarquons en passant qu'il existe une excellente étude des variantes grammaticales et lexicales des proverbes (pour une seule lexie à caractère proverbial il peut y avoir parfois plus d'une dizaine de variantes), étude que l'Auteur n'a pu lire puisqu'elle concerne la langue portugaise et reste impubliée (Chacoto 1994).

En continuant la lecture, nous avons rencontré deux sujets qui nous ont intéressé tout particulièrement. Le premier nous était été jusqu'alors inconnu, contrairement au second. Mme Lipińska introduit (p. 45) la notion de *priamèles*, proverbes qui se basent sur des juxtapositions. (Il serait intéressant de savoir tout de suite l'origine du terme, utilisé, comme l'Auteur l'indique, par plusieurs chercheurs bien longtemps avant elle.) L'autre point intéressant, abordé toujours dans le cadre de l'optique stylistique des proverbes, sont les contaminations et – le mot nous vient spontanément sous la plume – « détournements » de proverbes ; il s'agit de déformations de toute sorte qui apportent en général une forte charge comique. L'Auteur cite une poignée d'exemples français et polonais (p. 45-49). Elle a ingénieusement répertorié les manifestations du comique dans des proverbes, aussi bien authentiques que déformés : les impossibilia (p. ex. *quand les poules auront des dents*), la *contradictio in adiecto* (pol. *gdzie dwóch Polaków, tam trzy zdania*), le comique de situations évoquées, de caractères, de mots ; le comique de modifications, de changements.

L'ouvrage compte en tout neuf chapitres ; les chapitres II-IV et VI-VIII sont consacrés à l'équivalence interlinguale des proverbes. Tout d'abord (chapitre II) nous avons affaire à l'équivalence bilingue simple (exemple prototypique, p. 74 : *Ventre affamé n'a point d'oreilles* et *Trudno mówić do brzucha, który nie ma ucha*) et complexe (p. 84: *Krowa, która (dużo) ryczy, mało mleka daje* et les trois équivalents français, citons le premier : *Chien qui aboie ne mord pas*). Ensuite, il y a l'équivalence sémantico-pragmatique (chapitre III), morpho-syntaxique (chapitre IV), stylistique (chapitre VI), normative (chapitre VII) et enfin l'équivalence de la binarité (chapitre VIII, elle a d'ailleurs été l'objet d'une autre étude de l'Auteur). Toutes ces équivalences sont analysées d'une façon bien méticuleuse, ce qui ne les prive pourtant guère de vertus ludiques inhérentes, selon nous, en matière de proverbes. Nous avons particulièrement retenu et apprécié l'étude de l'équivalence

des figures stylistiques (p. 144 sqq), dotée d'un tableau de données statistiques et d'une liste exhaustive des figures traitée selon l'ordre alphabétique. Mme Lipińska a d'ailleurs une préférence marquée pour les tableaux récapitulatifs ; en voici de très réussis en p. 19-20 (« Les traits définitoires des énoncés autonomes »), p. 177 (« La fréquence d'apparition des figures les plus courantes ») et beaucoup d'autres, certains d'entre eux servant à contraster plusieurs phénomènes en polonais et en français.

L'ouvrage de Mme Lipińska est un précis inégalable de parémiologie et d'étude contrastive de proverbes.

Jacek PLECIŃSKI

**Pedro C.Cerillo y Jaime García Padrino: *La Literatura Infantil en el siglo XXI*, Cuenca, Universidad de Castilla-La Mancha, 2001, 230 p.**

En octubre de 2000 se realizó el *I Encuentro "Literatura Infantil y Universidad"* en la Facultad de Ciencias de Educación y Humanidades de Cuenca. Al Encuentro, que fue organizado por el Centro de Estudios de Promoción de la Lectura y Literatura Infantil (CEPLI) de la Universidad de Castilla-La Mancha, asistieron especialistas en Literatura Infantil de diversas universidades españolas y otros profesionales como editores, bibliotecarios, etc.

El volumen *La Literatura Infantil en el siglo XXI* contiene la mayoría de las ponencias de los participantes del Encuentro. Está dividido en dos partes: la primera parte, titulada *Teoría, Crítica e Investigación de la Literatura Infantil*, conforma dos tercios del volumen, y la segunda, *Nuevas Tecnologías y Didáctica de la Literatura Infantil*, contiene las otras cinco ponencias. Sus coordinadores son Pedro C.Cerillo (director del CEPLI, Universidad de Castilla-La Mancha) y Jaime García Padrino (uno de los más importantes historiadores de la Literatura Infantil y Juvenil /LIJ/ de España, Universidad Complutense de Madrid).

La primera parte del volumen abre la ponencia *La Investigación de la Literatura Infantil en España: En Busca de una Identidad Científica*, de Jaime García Padrino. El autor se centra en algunos problemas fundamentales de la Literatura Infantil, que ha recorrido, según su opinión, un largo camino en busca de una identidad científica que ya ha sido alcanzada. Antonio Mendoza (Universidad de Barcelona) nos muestra en su trabajo *Sobre la Reorientación de la Crítica en la Literatura Infantil y Juvenil* sus consideraciones sobre la crítica, p.ej. habla sobre la necesidad de una crítica formativa. La historia de las series en la literatura española es tratada en el artículo *Literatura en Serie*, de María Victoria Sotomayor Sáez (Universidad Autónoma de Madrid). Define el concepto de serie literaria y el discurso narrativo de las series. Teresa Colomer (de la misma Universidad) divide su ponencia *La Selección de obras de referencia histórica* en cuatro bloques dedicados a determinar las obras que configuran la historia de la LIJ, que nos ayuda a comprender la evolución sociocultural. El título de la ponencia de Pedro C.Cerillo es *Lo Literario y lo Infantil: Concepto y Caracterización de la Literatura Infantil*. Según él, la Literatura Infantil no es una segregación de la Literatura porque comparando obras infantiles y obras para

adultos vemos que –en la una y en la otra– podemos encontrar estructuras organizativas y procedimientos estilísticos similares y en ambas se reflejan las corrientes sociales y culturales. El artículo *Del Laberinto al Treinta (O lo que es un Clásico de la Literatura Infantil)*, de Fernando Martos Parra (Biblioteca Pública de Zamora), fue escrito con motivo de elegir los "cien mejores libros" de la Literatura Infantil española. En su *Literatura Infantil Alemana e Inglesa como Líneas de Investigación en la Universidad de Vigo (La Creación de la ANILIJ)* el autor Veljka Ruzicka Kenfel, de la mencionada Universidad nos informa sobre la evolución de la LIJ en Alemania y Gran Bretaña desde sus inicios en el siglo XVIII hasta los años 70 del siglo XX. El artículo de Ana Pelegrín (Universidad Politécnica de Madrid), titulado *Libros Juveniles del Exilio Español en Argentina (1939-1962)*, es un pequeño homenaje al poeta, narrador y dramaturgo Rafael Dieste, nacido en Galicia a finales del siglo XIX; al grupo de integrantes de las Misiones Pedagógicas; al Círculo Gallego y a los exiliados en Argentina.

La segunda parte del volumen empieza con la ponencia *Un Taller de Folclore Infantil para el Siglo XXI*, de María Dolores González Gil (Universidad de Sevilla). Según su punto de vista, las Nuevas Tecnologías son "una extensión de los sentidos, una ampliación del oído y de las manos, una prolongación del sistema nervioso central y del cerebro" (p.157). Las autoras Pascuala Morote Magán y Cristina Pons Mas (Universidad de Valencia), al principio de su ponencia *Didáctica de la Literatura y Nuevas Tecnologías*, presentan algunas reflexiones sobre el uso del ordenador e Internet, videojuegos, juegos de rol ... como medios de apoyo para la enseñanza de la literatura. El mismo tema lo desarrolla la siguiente ponencia, de Amando López Valero (Universidad de Murcia), que lleva por título *Sobre Literatura Infantil, Didáctica y Nuevas Tecnologías: Hacia una Formación de Personas Lectoras y Escritoras Competentes*. El penúltimo artículo del volumen está dedicado a *Literatura Infantil, Oralidad y Nuevas Tecnologías* y fue escrito por Ramón F.Llorens García y Antonio Mula Franco (Universidad de Alicante). Precisan que la habilidad de comunicarse oralmente es en estos momentos una necesidad imperiosa en todos los ámbitos de la vida. La segunda parte la cierra la ponencia de Eloy Martos Núñez (Universidad de Extremadura), titulada *Las Nuevas Tecnologías y la Literatura Infantil: Las Revistas Digitales como Ejemplo*; en ésta se reflexiona de modo general sobre las nuevas tecnologías y la transmisión de la Literatura Infantil. El autor analiza revistas digitales de LI.

El volumen termina con las conclusiones del *I Encuentro* (p. 229-230). Sin duda, el presente libro, *La Literatura Infantil en el siglo XXI*, debe causar gran placer a cualquiera de sus lectores hispanistas. Los profesionales en la materia pueden encontrar una gama de contenido muy variado que seguramente puede incitarlos a realizar nuevos estudios e investigaciones. También cabe destacar el sumario de notas y la bibliografía, ambos muy útiles. Es una valiosa fuente que ofrece una visión general y, a la vez, detallada, así como una información sistemática sobre la Literatura Infantil y Juvenil del presente y, ante todo, del futuro.

Helena ZBUDILOVÁ